

Quelques réflexions à propos de la sémiologie des relations mères-filles / Marie-France Blès. — Extrait de : Revue des lettres et de traduction. — Vol. 10 (2004), pp. 401-420.

Notes au bas des pages.

I. mères et filles. II. Genre (Linguistique).

PER L1037 / FL164183P

QUELQUES RÉFLEXIONS À PROPOS DE LA SÉMIOLOGIE DES RELATIONS MÈRE-FILLES

Marie-France BLÈS
Université de Lille 2 - France

Depuis de nombreuses années, les médias et la littérature, inspirés par les travaux de chercheurs de champs divers, la psychologie, la sociologie, la pédagogie ou la psychanalyse, attirent l'attention sur l'importance des relations entre parents et enfants, sans insister pour autant sur les spécificités en jeu dans ces organisations. Les observations qui en ressortent ont pour résultat de favoriser des discussions dont chacun peut, sans nul doute, tirer des enseignements. C'est à la sémiologie spécifique des rapports des mères et des filles, autour de laquelle gravitent parfois certains lieux communs dans les discours que nous nous attachons ici. Qui de nous, en effet, n'a pas entendu des expressions comme «telle mère telle fille», ou encore «lorsqu'on voit la mère on voit la fille». La présente contribution a pour objectif de mettre en relief quelques unes des nombreuses facettes qui organisent, voire désorganisent cette sémiologie, et elle a privilégié certaines orientations. Des situations extraites de la littérature sont proposées et veulent réactualiser le fait que la place de chacune n'est pas donnée d'emblée avec les signes qui les définissent à la naissance.

1. Le cadre théorique: quelques repères

Sans entrer dans les détails, nous souhaitons donner, car nous y faisons constamment référence dans le développement, quelques repères sur les principes fondateurs de la sémiologie. C'est dans la direction ouverte par

Saussure¹ qui la définit comme «science» qui «étudie les signes au sein de la vie sociale» et qui pose la langue comme le plus «important» des systèmes parmi d'autres (morse, panneaux maritimes, alphabet des sourds muets, etc.) qu'il s'agit de l'envisager; c'est aussi dans celle-ci que nous situons notre démarche. Elle devient presque en même temps, avec les études de Charles S. Peirce et ses célèbres distinctions (le signe iconique, le signe indiciel et le signe symbolique) une «doctrine quasi nécessaire et formelle des signes». Si les travaux de Prieto² et de Mounin³ se veulent plus restrictifs et concernés par des domaines limités de la communication, R. Barthes⁴ étend les principales notions de la linguistique structurale à des aspects de la vie sociale qui la représentent sous des formes diverses. C'est enfin sous l'impulsion de Lévi- Strauss⁵ et de Greimas⁶ plus tard, qu'elle s'oriente vers des formes sociales qui ressemblent à un «langage» (les systèmes de parenté, les mythes, etc.) et vers celles d'un «langage» littéraire.

2. Vers la représentation du champ du féminin: l'usage de signes multiples

Comment le champ du féminin s'exprime t-il dans la multiplicité des relations qui anime ces deux personnages et comment se construit-il chez chacun d'eux, constitue bien entendu une interrogation passionnante, dont la réponse ne peut être apportée d'un seul point de vue. C'est pour tenter d'approcher au moins un des aspects de ces questions, d'en pointer la complexité aussi, que nous nous avons choisi de nous tourner vers le versant du langage. Nous voulons réaffirmer ainsi que l'espace de sens propre au champ du *féminin* n'est pas simple à définir et répond d'une variété de signes dont les frontières sont difficiles à envisager de manière définitive.

(1) Saussure F. de *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1916.

(2) Prieto L., *Messages et signaux*, Paris, PUF, 1966.

(3) Mounin G., *Clefs pour la linguistique*, Paris, Seghers, 1968.

(4) Barthes R., *Éléments de sémiologie*, Paris, Le Seuil, 1964.

(5) Lévi-Strauss C., *La Pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962.

(6) Greimas A.J., & Courtès J., *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette-Université, 1993.

La vigueur théorique saussurienne a établi la langue comme le plus important des systèmes de signes, et l'observation de cette dernière montre rapidement, dès que l'on sort de l'enfermement dans lequel on a voulu parfois la situer, une pluralité d'emplois individuels ou de groupes dans les pratiques langagières. Si ces usages mettent en évidence de façon générale l'actualisation de «concepts»⁷ au sens où l'entend la perspective genevoise, ils laissent apercevoir la présence de nombreux termes et des rapports entre ces derniers qui modifient constamment leur sens et les images auxquelles ils renvoient; ceci étant problématique dès qu'il est question de s'intéresser au mot *féminin* puisqu'il correspond aussi bien au biologique, qu'à un ensemble de comportements et de «traits» de caractères que l'on prête généralement à la *femme* depuis fort longtemps.

Ce champ constitue aussi, on le sait, le pivot d'idées plus ou moins dominantes dans une culture donnée et s'avère le reflet d'une symbolique héritée du passé dont il est souvent difficile de se détacher. Quoiqu'il en soit de cette composition de critères, le langage y tient une place importante puisque c'est à travers ce «discours», «acteur du monde» des locuteurs que des mots sont produits, que des représentations sont activées chez ces derniers, et que des «noyaux de sens» viennent enrichir la mémoire collective. C'est donc avec la structure d'un système sémiotique, décrit parfois comme une «seconde peau», un «vêtement» qui donne une apparence, «un ramage qui s'accorde avec un plumage»⁸, et avec lequel chacun entretient des rapports plus ou moins compliqués⁹, que les *mères* et les *filles* rencontrent un *espace* qu'elles peuvent partager. C'est de ce lieu, de cette mosaïque signifiante qui les construit dans leurs représentations, qu'elles se voient désignées comme telles dans un champ précis, reconnues dans une identité, et qu'elles peuvent accepter ou refuser, lorsque cela est possible, le miroir proposé ou imposé par celui-ci.

S'intéresser à ce domaine ne relève pas d'une démarche simple dans ce lien au langage oral et met en relief l'étendue de la symbolique lingui-

(7) Au sens «d'image mentale», ou d'une représentation générique; voir Depecker L., *Entre signe et concept: éléments de terminologie générale*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2000.

(8) Yaguello M., *Petits faits de langue*, Paris Seuil, 1998.

(9) On peut consulter J.-C. Milner, *L'amour de la langue*, Paris, Seuil, 1976 et L. Wolfson, *Le schizo et les langues*, Paris, Gallimard, 1970.

stique et culturelle qui le structure dans sa conception identitaire et le déstabilise dans l'actualisation de ses discours. C'est en ce sens qu'il apparaît difficile à appréhender à l'aide de référents stables, en d'autres termes avec des «concepts», censés le délimiter définitivement. Il n'est besoin pour s'en convaincre que de s'attacher à observer des exemples simples significatifs de la rupture régulièrement à l'oeuvre avec la conception d'un signe tel qu'il apparaît classiquement, mais hors des usages, avec le «triangle symbolique»¹⁰. Ainsi une séquence apparemment «transparente» comme *une femme est une femme* situe bien l'idée de *femme*, mais ne définit en rien, dans ce caractère tautologique, le signe *femme* et ses multiples «signifiés» dans les pratiques langagières; car si ce dernier véhicule un ensemble de «traits» identifiables, il est susceptible aussi d'accepter des modifications fréquentes en fonction de points de vue, sujets eux-mêmes à transformations dans une culture donnée; les propositions suivantes nous l'indiquent; par exemple, dans la pensée de S. de Beauvoir «on ne naît pas femme, on le devient»¹¹ alors que dans la perspective de Biot, la *femme* «est femme dès les premières minutes de sa vie». Ce sont des mots, variables dans leur sens et leurs représentations, qui organisent, comme nous allons le voir, un des versants de la sémiotique qui unit les deux personnages auxquels nous nous attachons ici; dès l'instant où l'un devient la *mère* et que par sa naissance, l'autre s'inscrit comme sa *filles*.

2. 1. Les signes du champ du féminin

Intéressons-nous pour aborder ces points, tout d'abord, au mot *femme* pour signaler qu'il forme le «noyau sémique» de ce champ illimité et qu'il sert aussi, ce qui n'est pas négligeable, de «voie d'entrée», de support, au même titre que les listes de mots qui organisent les dictionnaires, à la production d'autres signes. Il permet la réalisation de termes plus ou moins proches sémantiquement dans la chaîne parlée et il autorise, avec le mot *femme* par exemple, une sorte de «ballade», de «parcours» de ce champ, chez les locuteurs; ces derniers peuvent ainsi passer de l'actualisation de

(10) Nous faisons référence à la conception bien connue du triangle d'Ullmann, 1969.

(11) Beauvoir S., de, *Le deuxième sexe*, Paris, Gallimard, 1949, I. II.

la *femme* à la *meuf* et dans les incessants «allers et retours» autorisés par un système de langue, de la *femme* à la *gonzesse* et de la *femme* à la *bourgeoise*. Celui-ci sert de véritable «générateur de sens»¹² à différents signes à condition qu'ils se rattachent à l'idée du féminin ici qui en fonde le même paradigme.

En référence au dictionnaire *Le Robert*¹³, spécifions que ce vocable (du latin *femina*, *femelle*) articulé de manière nasalisée dans un premier temps (/fam/ en 1080 Chanson de Roland), correspond à «un participe substantivé dérivé d'une racine fe-«téter» venant «désigner un être humain de sexe féminin». Les locuteurs y ont recours pour exprimer les éléments rationnels du «concept» et de l'image sociale qui généralement l'accompagnent «cognitivement». Comme bien des termes du lexique, il fait l'objet d'une répartition délicate au sein des pratiques des locuteurs; un foisonnement de mots et d'expressions existe en effet dans l'exercice du langage chez les locuteurs français. Il est ainsi possible d'opposer ce mot, avec d'autres en tenant compte de critères tels que l'«âge» et la «sexualité», donc à celui d'*enfant* et précisément de *filles* ensuite. Le mot lui même peut accepter de se combiner à d'autres pour former des séquences comme *une vraie femme*, ou *une femme émancipée*; les féministes rappellent souvent que *la femme doit être l'égal de l'homme*, alors que pour d'autres, elle peut, ou doit être, *une maîtresse femme*. On peut l'associer à une *jolie jeune femme*, ou encore à *une petite jeune femme douce, insignifiante*, voire intelligente, dans certains cas heureusement. La conception d'une *vieille femme* est posée en rapport à celle d'une *dame*, ou quelquefois à l'expression relative à *un bout de femme*. Certains registres familiers en modifient la structure formelle et le sens avec l'ajout, ou la suppression de «traits», lorsqu'ils usent de la *meuf* pour l'évoquer; d'autres actualisent sa représentation sous les caractéristique d'une *bourgeoise*, ou encore avec l'apocope, la *bourge*¹⁴.

Bazin écrit dans son roman *Vipère au poing* que «toutes ces petites

(12) Nous faisons référence de nouveau, ici, à la «notion» culiolienne; voir Culioli A., *Pour une linguistique de l'énonciation*, Paris, Ophrys, 1981, 1990, 1, et l'intervention de F. Bresson.

(13) Nous prenons appui sur *Le Robert* pour l'inventaire des mots:
Le Robert., Dictionnaire de la langue Française, Paris, 1985.

(14) Blés M-F., & Baroux O., «Sémiologie et terminologie psychiatrique: réflexions à propos d'une enquête réalisée auprès d'une population de 18 à 30 ans», Colloque «Sémiologie

filles, dont on célèbre la neuve liberté, le droit d'être couchées, demain seront aussi vite accouchées, demain viendront grossir la sainte masse des mères, pour se réjouir comme elles, pour se légitimer comme elles, tout le reste de leur vie, dans l'élevage du blondin». Contrairement à ce que dit l'auteur, il va de soit qu'aucune indication semblable n'est donnée dans l'héritage de la féminité à la naissance, ni indiquée dans le contenu d'ouvrages de sémantique. Pour nous en convaincre, prenons le signe *fille*, il n'équivaut pas aussi directement à la signification du signe *mère*, et il n'est en rien synonyme du second. Toutes les *femmes* possèdent évidemment une *mère*, et plusieurs, si l'on s'en tient au fait que ce dernier terme signale de multiples fonctions, et ne vient pas uniquement de cette position généalogique. Mais si certaines *femmes* ne sont pas des *mères*, toutes ne mettent pas au monde un enfant du sexe féminin.

Venons en à présent aux deux autres termes qui ont été évoqués puisqu'ils font partie du champ du *féminin*. Rappelons rapidement, pour le premier d'entre eux, auquel nous nous intéressons maintenant, que certaines études font apparaître qu'il comporte la double consonne nasale /m/ dans plusieurs langues, comme dans les séries suivantes, *mater*, *mère*, *mutter*, *mamma*, *ama*, *umm* et que dans certaines, il est proche sémantiquement du mot sein (Mehler & col., 1994)¹⁵. Le mot, du genre féminin, est défini dans les ouvrages par le constat incontournable que si l'on est *mère*, on l'est toujours dans l'union, renforcée ici dans l'usage de la langue par la présence d'un élément prépositionnel, *de sa fille* ou *de son fils*. Cette confrontation de signes *mère* et *fille* n'en reste d'ailleurs pas là dans la puissance des signifiés et le pouvoir des images au sein de la vie sociale; une *mère* peut être dite «*mère célibataire*», à la condition de spécifier que cette composition en a

2003», *De la diversité à l'unité du domaine: Théories, méthodes et objets*, 28 29 Novembre 2003, Paris 5, à paraître 2004.

Sur ces points, Blès & Baroux, avec les emplois actuels détournés du langage de la psychiatrie du type «schizo» ou «parano» chez les jeunes de 18 à 30 ans; ou encore dans des registres différents, les usages comme la «télé» ou la «com», etc; l'apocope s'opposant à l'aphérèse avec le «car» pour «l'autocar».

(15) Consulter le chapitre IV «Identité et identité de genre à travers les langues» et le cas du patient de R. Greenon qui murmurait «mm» dans un état de bien être; Mehler A. & coll., 1994; mais aussi P. Aimard, 1975; l'auteur y rapporte les jeux de mots de sa fille Valérie entre 2 ans 7 mois à 4 ans et demi.

remplacé une autre, celle de «*fille mère*», considérée cette dernière comme trop péjorative; la *mère* de sa *femme* se désignant dans les emplois de doubles mots de *belle-mère* ou de *mère-grand*.

Le second mot, auquel nous nous attachons à présent, celui de *fille* n'est pas à l'abri, lui même, d'un éclatement de son «concept» à travers la multiplicité des signifiés et des représentations. Il renvoie à un sens très varié montrant la difficulté à vouloir le schématiser de manière unifiée. Du lat. *filia*, il apparaît vers 1050, et vient désigner des catégories spécifiques, c'est-à-dire une «enfant» ou une «personne jeune du sexe féminin», considérée, et ce détail évidemment n'est pas sans conséquence pour la construction de l'identité, par rapport à la filiation. Identiquement au signe *mère*, on est la *fille* de quelqu'un par rapport à sa *mère* ou, et, de son *père*. Ce mot signifie encore que cette personne est une fille *légitime*, ou encore une fille *naturelle*, et qu'elle peut se situer dans la fratrie comme *cadette*, *aînée*, ou *fille unique*.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, si circulairement *une fille est une fille*, la réalité des usages rappelle que selon les circonstances, le mot peut se particulariser et donner lieu à des orientations de sens différents avec l'ajout de caractéristiques ou encore de mots. Une *fille* peut donc être une *jeune fille* ou une *belle-fille*; la représentation de celle-ci peut aussi correspondre plus spécifiquement à l'idée de *fille-mère*. Dans un registre moins soutenu, une *jeune fille* peut renvoyer à l'enchaînement de différents signifiants. En d'autres termes, elle peut se trouver actualisée en référence à des conceptions moins formelles, qui viennent dire ce que le locuteur cherche à exprimer avec un sens détourné par rapport à celui de *femme*; dans ce cas, il rencontre la distribution que l'on connaît à travers la *gonzesse*, la *nénette*, la *nana*, la *meuf*, ou encore la *souris*. Une *fille* peut être *la plus belle fille du monde*, voire une *chic fille*; alors qu'un homme qui fréquente les *filles* indique sans ambiguïté qu'il voit des *prostituées*. Si toute *fille* peut être *mère*, son appartenance à l'autre s'avère difficile à définir dans la multiplicité de ses relations à des «objets»; avec l'idée de *fille de service*, de *fille de cuisine*, de *fille de salle* dans les hôpitaux ou d'une *fille de magasin* pour évoquer une employée; elle peut encore être une *fille d'honneur* lorsqu'elle est attachée au service d'une reine.

Autrement dit, tous ces usages révèlent un fonctionnement de la langue et la présence de nombreux signes plus ou moins proches de *femme*, qui en

modifient le sens et les images en cours dans ce champ. Ils montrent aussi des constructions de mots ou des expressions nouvelles avec l'existence de phénomènes de «dénivellement» qui opèrent dans le contenu d'une structure, celle du système de la langue tel que l'a défini Saussure. Les hyperonymes (*femme*) et les hyponymes (*mère*)¹⁶ instaurent des relations dans le contenu de cette dernière et types constituent des exemples de cette organisation; ils signalent la présence de véritables «niveaux» dans celui-ci venant témoigner de la stabilité et de la plasticité¹⁷ qui est à l'œuvre dans la pratique des langues¹⁸.

2. 2. Des places et des signes: les lois de la langue

On retrouve ainsi avec ces emplois de signes, comme nous venons de le voir, la question essentielle de l'organisation d'une langue, qui au delà de la stabilité qui lui est nécessaire, montre dans les usages la présence d'un potentiel laissant place à des substituts de signes, à des transformations de sens pour ces derniers, mais aussi la présence d'un «imaginaire sémiotique»¹⁹. On peut rapporter à cet effet pour illustrer ces points, le fragment d'une communication entre une *mère* et sa *filles* âgée de 17 ans, qui à certains moments difficiles des entretiens que nous menions, changeaient de «niveaux» dans leur manière d'échanger et de se nommer. Ce sont alors répétitivement les expressions *ma poulette*, ou *ma petite poulette*, qui apparaissaient dans le langage de la *mère* lorsqu'elle s'adressait à sa *filles*, et qui servaient d'«embrayage» à un certain type de relations; ces formulations apparaissant comme des codes significatifs de moments particuliers que chacune admettait et autorisait ponctuellement.

-
- (16) L'hyperonyme (huper «au-dessus») est plus général que les hyponymes (hupo «en-dessous»); c'est le premier qui «est sémantiquement inclus dans la signification» des seconds; en comparaison, en logique l'espèce, «félin» est plus générale que le genre (tigre); voir Touratier C., *La sémantique*, Paris, A. Colin, 2000.
- (17) Sur ces questions, le numéro de *Sémiotiques*, Blès M-F., & Samain D., «Incidence de l'impossible dans le langage», *Sémiotiques*, (dir. D. Piotrowski), Déc. 2000, CNRS, N°18/19.
- (18) Les relations sémantiques qui existent dans la langue, telles que la synonymie et l'antonymie ou encore l'antonymie, ne sont pas appréhendées mais font partie de l'organisation de ce même système. Sur ces derniers, voir Attal, 1984.
- (19) Houdebine A.-M., *L'imaginaire linguistique*, Paris, L'Harmattan, 2002.

On peut ajouter, que quelle que soit leur forme, leur sens, la déperdition de leurs traits, ou les troncations en jeu dans les usages, tous les signes dont il a été question, sous tendent une sémiotique relative au *féminin*; ils possèdent en commun le pouvoir d'être rattachés à un domaine qui les reconnaît. Ils répondent de nombreuses constructions de mots et d'expressions dans l'exercice du langage. Ils organisent ainsi de la sorte constamment, et sans que nous y soyons toujours attentifs, des «catégorisations» connues ou nouvelles quelquefois, comme nous l'avons vu, dans la jonction de champ (humain) à champ (humain et animal) et le passage du signe *fille* vers celui de *poulette*; en d'autres termes, tous ces emplois signalent des constructions de «classes» particulières d'identités dans le champ du *féminin* au sein d'une culture; ces cas de figures pouvant être illustrés avec l'image des *filles* et des *mères* dans ce qu'elles représentent puisqu'elles en font évidemment partie. Ce qui change cependant avec chacune d'elles et notamment dans la relation symétrique qui les unit et les organise, c'est que leur désignation n'est possible dans la langue que dans le rapport d'exclusion de ces deux mots qui les particularise sur un même paradigme. Car sauf à transgresser les lois en jeu dans la langue, ils ne renvoient jamais à une distribution qui leur est commune sur l'axe des combinaisons; car ils ne peuvent dénoter sur ce dernier que la *fille* par rapport à sa *mère* et uniquement la *mère* par rapport à sa *fille*; cette dernière n'étant pas la *mère* de sa *mère* lorsqu'elle occupe cette position spécifique de la valeur de ce signe *fille*; de même que la *mère* n'est pas, en principe, sa *fille* puisqu'elle est la *mère* de cette dernière. Ainsi sont fixées implicitement les lois des signes de la langue dans le déroulement linéaire des signifiants sur la chaîne sonore; même si cette dernière, comme nous l'avons dit plus haut, permet dans le mouvement de stabilité et de plasticité qui lui est propre, l'instauration d'un «imaginaire sémiotique» dans la rencontre plus ou moins marquée du «concept» et du «signifié» et des multiples «valeurs» de ce dernier.

3. Vers la construction de l'identité féminine

En continuité à ce que nous venons de dire, c'est vers des versants différents de la mosaïque sémiologique, illustrant en partie les relations des *mères* et des *filles*, que nous nous tournons dans un second temps. Ils font

référence à quelques unes des étapes essentielles du développement des secondes et en rapport aux premières. Ils cherchent à faire apparaître que la transmission du champ du *féminin* s'opère dans des dimensions complémentaires de la symbolique en jeu avec le langage, et notamment avec l'identité de genre et la différenciation sexuelle au sein de l'éducation.

Il faut remarquer d'emblée, dès que l'on aborde ces questions, que du fait de leur dépendance totale à la personne qui leur prodigue des soins, les enfants des deux sexes commencent par beaucoup attendre de cette dernière, la *mère* le plus souvent. Dans cette rencontre à un premier «modèle» particulier, puisque c'est avec celui-ci que les besoins vitaux sont assurés et que certains principes sont fixés dans les comportements, un «processus d'attachement» a été décrit sous la forme d'un «besoin primaire de contact» entre l'enfant et l'interlocuteur. Il a été considéré sous une double perspective; avec le point de vue de Bowlby²⁰ en rapport à l'idée de carences que l'on peut observer dans les processus précoces de séparations (orphelins ou cas d'abandon); et avec l'approche éthologique de Harlow, qui s'est intéressé de manière différente à des «effets de privation» de contacts sociaux chez de jeunes primates²¹. Sans entrer plus avant dans les détails, on peut dire que ces modes de pensée ont fait l'objet de critiques et que la notion même «d'attachement» a été discutée dans ses fondements par divers spécialistes; la question essentielle restant de voir comment les jeunes enfants expérimentent et perçoivent la «séparation» et quelles en sont les répercussions chez eux. C'est grâce à la réflexion qui s'en déduit et notamment avec la notion de «sécurité de l'attachement» qui est proposée, que la «mère» instaurée comme «base de sécurité», peut prendre le statut d'une figure capable de réaliser l'indépendance dont les enfants ont besoin pour occuper l'espace, la place qui permet leur construction²²; cet «espace» étant composé de données variées autorisant le développement de l'enfant en rapport aux premiers «modèles».

C'est pendant tout un long processus de développement et de différen-

(20) Bowlby J., *Attachement ou perte, l'attachement*, Paris, PUF, 1978, 1.

(21) On peut consulter le *Dictionnaire international de la psychanalyse*, 2002, notamment la contribution de A. Guédény sur «l'attachement».

(22) Ainsworth MDS., & Blehar M.-C., Waters E, Wall S., *Patterns of Attachment: A Psychological Study of the Strange Situation*, Hillsdale N J, Lawrence Erlbaum Ass, 1978.

ciation que déterminé génétiquement dans sa nature à la naissance, l'enfant construit son identité; il devient progressivement pour les autres et pour lui, ce signe spécifique *garçon* ou *fille* qui le signifie constamment dans les pratiques et dans les représentations langagières et culturelles; bien que des variabilités inter-individuelles et intra-individuelles existent et que des ajustements identitaires seront à effectuer tout au long de la vie. Rappelons que si certains auteurs s'attachent dans une perspective développementale, à mettre en évidence plusieurs dimensions pour évoquer cette notion complexe d'identité (par exemple, l'identité de genre, l'identité sexuelle, l'identité sociale), on s'accorde à reconnaître généralement deux moments importants au cours du développement. C'est par exemple à l'aide de différentes épreuves chez les jeunes enfants (dessins de garçons et de filles, photos de magazine, photos de l'enfant qu'il doit placer dans des catégories par rapport à d'autres) que l'on a montré que c'est vers l'âge de deux ans qu'ils connaissent leur «appartenance au genre»; puis que c'est vers 7 ans que sa construction progressive devient une «constance»²³.

3. 1. La rencontre d'un premier «modèle»: le même et l'autre chez la fille

Des psychologues, des éducateurs et des psychanalystes, vont s'intéresser autrement à ces questions et pour ce faire, se pencher sur les différences qui existent entre le garçon et la *fille* dans la rencontre aux premiers «modèles» et à la sexualité; ces données relatives à la construction de l'identité n'étant que mentionnées ici et mériteraient un développement plus conséquent; l'important étant de retenir que pour les enfants des deux sexes, et ce point ne peut être négligé dans la problématique qui nous occupe ici avec la sémiologie des liens des *filles* et des *mères*, que «l'attachement» aux secondes demeure l'élément premier et important.

Si pour le garçon, la *mère*, la *femme* est cet autre qui n'est pas son semblable, l'observation ne vaut pas chez les *filles* puisque paradoxalement la *mère* est bien cet «objet» du même sexe mais qui représente

(23) Maccoby E. E., *Social development Psychology Growth and the Parent-Child Relationships*, New York, Harcourt Brace, Jovanovich, 1980.

aussi la figure d'un autre. Dès sa naissance, la *fil*le hérite de ce message ambigu et elle rencontre une image qui paradoxalement pivote autour d'une dualité: le même et l'autre. Contrairement aux garçons, elle est amenée au cours de son développement à se distancer d'un «objet» de sexe semblable (*la mère*) pour pouvoir affirmer sa capacité relationnelle à un «objet» de sexe différent. Pour les premiers, il s'agit de se détacher de la *mère* tout en continuant de s'orienter vers des images identiques; alors que pour la *seconde* il faut changer de «modèle» et diriger l'intérêt libidinal vers une personne différente et tenter d'atteindre, dans ce passage obligé, son plein développement. Différemment du garçon, elle doit ainsi apprendre peu à peu à se séparer de ces images premières et se diriger vers quelqu'un d'autre. Le problème qui demeure entier pour elle est qu'il ne suffit pas toujours d'avancer en âge ou d'établir une distance avec un «modèle» pour s'affranchir définitivement de son lien à ce dernier. Rien ne lui est donc garanti avec la séparation, ou encore avec le renoncement de «ce qu'elle a intégré, intériorisé, depuis des années vis-à-vis de sa mère, sous des formes diverses» avec par exemple l'amour, la haine, la dépendance ou la culpabilité, etc.»; car elle doit réaliser son «destin de femme» et pour cela faire avec toutes ces données, pour qu'elle puisse occuper la place de *fil*le qui est la sienne et que sa *mère* lui laisse suffisamment d'espace pour le réaliser; cette place ne pouvant se confondre avec celle de la *seconde*. Cette position n'est en rien jouée avec les distances ou avec la maturité qui se fait jour avec les années, au même titre qu'elle n'est pas acquise dans la naissance avec le signe fille ou la nature génétique²⁴. L'antipsychiatre D. Cooper relève à propos de la *mère* que «la tâche» de cette dernière est de produire non pas seulement un enfant mais un champ de possibilités dans lequel cet enfant pourra devenir quelqu'un d'autre, une autre personne. Si la mère ne parvient pas à engendrer un champ d'action réciproque, de manière telle que l'enfant apprenne comment l'affecter en tant qu'autrui, lui ne jouira pas des premières conditions nécessaires à son autonomie personnelle; il restera à jamais une chose, une appendice, quelque chose d'à peine humain, une poupée à peine animée»²⁵.

(24) Notre développement prend largement appui sur cet ouvrage.

Eliacheff C., & Heinich N., *Mères - filles, une relation à trois*, Paris, Albin Michel, 2002.

(25) Cooper D., *Psychiatrie et antipsychiatrie*, (1967), Paris, Seuil, 1970.

3. 2. Développement et différenciation sexuelle

On sait, pour poursuivre sur ces questions, que la question de la sexualité féminine qui concerne les *filles* pendant leur développement, a fait l'objet de vives discussions dans le champ de la psychanalyse et qu'elle a donné lieu à des divisions au sein de ce dernier. Comme le rappelle Roudinesco, si l'image de la femme est présente à la fin du XIX^{ème} siècle dans les discours de la psychopathologie, et quelle que soit l'appartenance sociale, c'est avant tout comme femmes atteintes de maladies mentales²⁶; les ouvrages consacrés à la description de tableaux d'hystérie et aux traitements envisagés à leur rencontre, l'indiquent; les fameux baquets de Mesmer en constituent de célèbres exemples. C'est dans le développement de la sexualité, au cours de la troisième année chez tous les enfants, que «la zone génitale devient la zone érogène dominante»; et lorsque certains moments de conflits engendrés dans le sevrage et l'éducation sphinctérienne sont réglés que les intérêts de l'enfant se déplacent vers des expériences différentes. Fondant sa réflexion sur les «modèles» de la biologie de Darwin, la perspective de Freud sur la sexualité humaine, et non sur la sexualité féminine, apparaît dans les *Trois essais sur la théorie sexuelle* et soutient la conception d'un «monisme sexuel» et d'une «essence mâle de la libido»²⁷. C'est dans cette conception qu'il avance plus tard que la petite fille «n'a pas conscience» de la «cavité vaginale» au stade infantile et que le développement des enfants des deux sexes se différencie en raison de «l'anatomie» et des «représentations liées à cette existence». Pour le métapsychologue, la sexualité de la *fillette* s'organise et se discute autour de l'existence d'un «phallicisme» et c'est dans l'étape complexe de l'Œdipe que ses désirs se tournent vers l'«image» du père «investie d'une valeur phallique». Si cependant cette position est approuvée par M. Bonaparte et H Deutsch, l'école anglaise, représentée par M. Klein, défend une conception autre et relative à «une nature féminine» et qui voit «dans la connaissance primaire intuitive de la cavité vaginale», une

(26) Roudinesco E. & Plon M., *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Fayard, 2000.

(27) Freud S., (1905), *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Paris, Gallimard, Coll. Idées, 1967.

«formation secondaire à caractère défensif», venant chez les enfants, après les stades oral et anal²⁸.

3.3. Un espace nécessaire pour la construction de l'enfant

C'est dans ce processus de développement comportant de multiples paramètres et dans celui de la sexualité, au cours de l'éducation, où nous l'avons dit, la *mère*, l'«image» de cette dernière, occupe une «place» centrale et sous entend de nombreuses fonctions, qu'un changement d'«objet» se réalise chez la *filles* et en direction du père, ou de son image, lorsqu'il est présent. Pour beaucoup de psychanalystes «l'absence de pénis» est vécue chez elle pendant plus ou moins longtemps, comme un «manque» avec lequel elle doit faire; le problème restant qu'il est susceptible de s'actualiser sous la forme d'une envie qui peut se manifester sous des formes très diverses. Par exemple, le ressentiment qu'elle adresse parfois à la *mère* et qui vient signer une des facettes de la sémiologie de leurs relations, ne fait que confirmer l'accumulation de reproches qui ont pris sources dans la période du sevrage et d'éducation sphinctérienne. C'est cependant pour la *filles* une illusion de penser que le «manque» peut être comblé par la *mère*, par une femme à qui elle accorde ce pouvoir; ce qu'elle n'a pas en tant que *filles*, n'est pas plus présent chez cette dernière, et le sens de cette croyance doit être recherché ailleurs que dans ce rapport à la *mère*. C'est d'ailleurs cette même représentation qui a organisé la signification de la génération précédente, celle notamment des *femmes* qui sous tend la sienne, c'est-à-dire qui fait référence à la chaîne des signifiants spécifiques à la *mère* de sa *mère* et ainsi de suite, où ce «manque» était semblablement présent; ainsi vont les lois en cours dans l'histoire des générations et dans ses significations. Winnicott a proposé dans le contenu de ses travaux, une théorisation de la séparation, avec les termes bien connus «d'objets transitionnels», qui renvoient à l'idée de «tiers», à différents «objets matériels» (morceau de tissu, ours,

(28) Bonaparte M., *Sexualité de la femme*, (1967), Paris, UGE, Coll. «10/18», 1972.
 Deutsch H., *La psychanalyse des femmes* (1944), Paris, PUF, 1944.
 Klein M., *La psychanalyse des enfants*, (1932), Paris, PUF, 1969.

objet doux), auxquels les très jeunes enfants accordent une valeur particulière; ces notions sont bien sûr essentielles car elles schématisent le passage difficile d'une relation orale à la mère à une relation objectale. Ils correspondent ainsi à la conception de cet «espace» nécessaire qui permet à tout enfant d'exister en dehors de sa *mère* et à la capacité de cette dernière à maintenir le lieu où il peut construire sa propre identité²⁹; c'est aussi de cette place que se joue et se prépare la séparation chez la *filles* grâce à l'espace créé par une *mère* qui le permet.

4. Quelques cas de figures particuliers des relations mères-filles

Après avoir proposé quelques unes des facettes de l'organisation des relations des *mères* et des *filles*, nous souhaitons présenter brièvement plusieurs cas de figures extraits de la littérature illustrant ces questions; l'objectif étant de réaffirmer que la place des secondes vis à vis des premières n'est pas transmise avec la notion de *féminin*, ni même donnée au cours de leur évolution. Si la *filles* peut se voir désignée par un signe, par sa nature génétique dès sa naissance, cela demeure insuffisant. Son identité doit se construire à travers de multiples dimensions et dans l'occupation d'une place qui est la sienne, et non d'une autre, ou d'un lieu où cela n'est pas réalisable, au risque d'être privée de celle-ci dans la «confusion des places symboliques». Cependant au lieu de l'amener à le faire au cours du processus de développement, pour des raisons que l'on doit rattacher à leur propre histoire, certaines *mères* enlèvent cette possibilité à leurs enfants.

Comme l'écrivent pertinemment Eliacheff et Heinich, certaines *filles* aux prises à des relations particulières avec leurs *mères* éprouvent des difficultés à se plaindre, à se révolter contre ces liens. Ces rapports néfastes ont d'ailleurs été élaborés en termes qui ne font pas de doute quant à leur sens, c'est-à-dire sous les expressions de «phénomènes d'emprise» ou d'«abus narcissiques» chez la seconde; leur mise en relief prenant la valeur de tableaux qui interrogent les frontières du normal et de la pathologie. Comment pour ces *filles* arriver à se plaindre d'une *mère* à qui elles

(29) Winnicott D. W., *De la pédiatrie à la psychanalyse*, (1958), Paris, Payot, 1969.

accordent une toute puissance; comment aussi décrire ce qu'elles vivent avec elle à l'aide de signes qui «signifient» à côté de ce que l'on croit, en fait ailleurs que dans la violence habituelle de gestes et ailleurs que dans le visible? Il s'agit de relever que leurs relations s'organisent sous la forme de rapports destructeurs qu'elles sont seules à connaître dans l'aliénation qui les agit; certains comportements dévastateurs pouvant même, et sans que l'entourage ne s'en rende compte, se trouver valorisés par l'usage inadapté du critère relatif à l'amour que tous les enfants, les *filles* ici, doivent porter à leur *mère*. C'est pour cette raison, et elle est de taille, que certaines d'entre elles consentent, et faute de pouvoir faire autrement, à occuper une place qui n'est pas la leur. De la sorte, elles acceptent de «se couler dans les moules» imposés par la *mère*, dans le miroir donné, jusqu'à en perdre leur identité; trahir cette dernière étant insupportable pour elles et ne pouvant se faire qu'au regard d'un prix élevé; celui de la dette qu'elles posent dans l'«attachement» à leur *mère* et sous des formes très diverses et à de la force de la culpabilité qui les anime; c'est là un versant possible de la sémiologie des relations de certaines *filles* et de leurs *mères*. La *fille* devient donc, dans ces cas, dépendante de sa *mère*, un appendice souvent de celle-ci, comme cette dernière l'est de sa *fille*. Cependant la symétrie à l'œuvre entre elles n'est que tricherie pour l'une et l'autre, puisque non seulement elles ne sont plus aux places désignées, mais que c'est uniquement la mère qui «agit» la seconde, piégée en quelque sorte dans l'enfermement de ce jeu de dupes. C'est pour tenter d'apercevoir ce type de problématiques en rupture à ce que l'on observe dans des relations satisfaisantes entre ces deux personnages que nous rapportons des situations faisant état de confusions dans les places occupées et du pouvoir de la *mère* par rapport à l'enfant; le problème restant de savoir où poser «la limite entre des relations satisfaisantes» et celles qui s'en éloignent de près ou de loin pour des raisons diverses (Eliacheff & Heinich, 2002).

M-M. Lessana s'intéresse à leurs relations au sein d'une étude dans laquelle elle relate le cas de Madame de Sévigné. Elle relève le rôle joué par ce qu'elle appelle la «dérive incestueuse de l'abus narcissique» de la *mère* vis-à-vis de sa *fille*. Elle montre ainsi à quoi sert l'enfant dans sa relation à sa mère et son utilité dans un autre lien, celui au mari et au père. L'enfant tient donc le rôle «de peau qui la pare», dans le sens d'une parure, d'un habit «protecteur et de protection» contre la sexualité de l'époux. En

se fondant sur la pensée lacanienne, l'auteur évoque à l'aide d'un terme sans équivoque sur le plan sémantique, le «ravage», qui s'opère entre les deux et elle signale «l'apparition torturante de la haine sourde» qui est présente dans «l'amour exclusif entre *mère* et *filles*»; cette manifestation révélant alors un espace de liberté fermé pour l'enfant et où il ne peut acquérir une autonomie; celui de «l'impossible harmonie de cet amour qui se heurte sur l'impossible activité sexuelle; Eliacheff soulignant qu'une théorie centrée sur la sexualité laisse de côté l'idée d'«inceste platonique»; et que cette mise à l'écart possède un enjeu entre la *filles* et la *mère* qui n'est pas tant à voir dans le sens qui est accordé à «la jouissance sexuelle», que dans celui d'une «reconnaissance identitaire ou narcissique».

Dans un autre cas de figures représentant les relations des *mères* et des *filles*, Julie d'Aiglemont, *La Femme de trente ans*³⁰, de Balzac, présente au lecteur, une sémiologie presque identique. Si elle découvre avec son amant le véritable amour, il s'agit essentiellement de sentiments qui la «gênent» pour aimer vraiment l'enfant qu'elle a eu avec son mari, c'est-à-dire aussi un homme qu'elle n'aime pas réellement. C'est aux prises à ce type de liens avec lesquels elle se perd et où rien n'est adapté, qu'elle en vient à différencier «la maternité de chair» et ce qu'elle appelle «la maternité de cœur» et qu'elle organise le partage d'une *sémiologie* qui lui devient personnelle et avec laquelle elle s'arrange et se conforte dans ses conduites; elle divise ainsi le sens des sentiments ressentis vis-à-vis de sa *filles* de ceux distincts de l'amour et du corps.

Chez E. Bovary, c'est encore de la négation de l'enfant dont il est question, celle de sa *filles* Berthe, transformée cette dernière en véritable objet au gré des états amoureux et des crises d'humeur. Par exemple, lorsqu'un amant, Léon, lui dit qu'il s'en va, E. Bovary retire Berthe de chez sa nourrisse et lui accorde une place. Mais une place problématique puisque ce n'est pas celle de sa *filles* et qu'elle lui dévolue le rôle cruel de remplir le vide, le manque laissés par un amoureux platonique. Autrement dit, elle demande à l'enfant d'occuper un espace qui ne peut être le sien et lui impose dans cet échange, celui d'un autre, d'un homme qui vient de la quitter. Lorsque plus tard, elle prépare sa fuite avec

(30) Balzac H. de, *La femme de trente ans*, Paris, Gallimard, 1977.

Rodolphe, elle donne à voir un comportement semblable et réaffirme ce que Berthe représente pour elle, quel sens elle tient pour elle et le rôle d'objet qu'elle s'attache à lui faire jouer dans sa relation à des amants; ainsi elle en donne une illustration au moment où ce dernier lui rappelle l'existence de l'enfant:

«Et ta fille?»

Nous la prendrons tant pis!» (Flaubert, 1972)³¹.

Comme le signalent Starobinski et Eliacheff les relations de la *mère* et de l'enfant s'organisent aussi de manière extérieure à la cellule familiale. Elles sont souvent, dans ces cas, «chaudes» ou «froides», et selon la manière dont cet amour fonctionne, la *mère* est soit une femme ou soit la *mère* et non les deux signes à la fois³².

Hors de la littérature, pour terminer, rapportons le cas de la relation particulière d'une *filles* et d'une *mère*. Il s'agit d'une jeune patiente de 30 ans suivie par nos soins en entretiens, qui a fait l'objet de fréquentes hospitalisations en urgence pendant son enfance et son adolescence. Elle raconte comment sa *mère*, dans une problématique différentes des exemples précédents, l'abandonnait répétitivement comme un véritable paquet dans les services de pédiatrie, et comment elle partait sans explication et sans lui dire au revoir. Lorsqu'elle réapparaissait, en principe trois semaines plus tard, elle ne lui donnait pas plus de justifications et elle reprenait contact avec sa *filles*, comme si rien n'était.

Cet article a porté sur quelques unes des nombreuses facettes qui forment la *sémiologie* des liens des *mères* et des *filles*. C'est ainsi que nous nous sommes intéressés à la transmission du champ du féminin à travers la variété de signes qui le constitue et que nous avons été conduit à effectuer quelques remarques. Puis, nous nous sommes tournés vers l'identité de genre et la différenciation sexuelle à travers les premiers «modèles» d'échanges que rencontrent les *filles* au sein de leur développement. Nos fragments littéraires ont cherché à mettre en relief que des confusions existent dans la symbolique qui sous entend la place de ces dernières dans

(31) Flaubert G., *Madame Bovary*, Paris, Gallimard, 1972.

(32) Starobinski J., «L'échelle des températures; lectures du corps dans Madame Bovary», *Le Temps de la réflexion*, 1980, 1.

la symétrie en jeu avec la mère, sont pas sans conséquences néfastes pour la construction de la personnalité. Loin d'avoir été exhaustifs sur la sémiologie de ces figures du *féminin*, nous pensons les avoir interrogées dans une perspective ancrée dans la matrice de signes relevant de champs particuliers et avoir ainsi abordé ce qui avait été annoncé à l'origine.